

Dans le « off », une profusion contre-productive ?

Le succès de la sélection parallèle du Festival d'Avignon, qui compte 1538 spectacles pour sa 52^e édition, inquiète les professionnels

Année après année, le « off » d'Avignon ne cesse de grossir : avec 1538 spectacles répartis dans 133 lieux, cette 52^e édition bat de nouveaux records. En tournant les 440 pages du programme de ce festival hors norme, un sentiment de profusion cacophonique domine. Que vous aimiez Shakespeare ou le one-man-show, Molière ou la création contemporaine, Tchekhov ou la comédie, tout ce que le spectacle vivant offre de styles

et de genres est réuni lors de cette grand-messe du théâtre où, de 10 heures à minuit, à travers toute la ville, plus de 4500 artistes se produiront entre le 6 et le 29 juillet.

A priori le « off » se porte bien et la création théâtrale en France demeure d'une incroyable richesse. Mais ce festival peut-il infiniment se développer ? *« Cette tendance n'est pas près de s'arrêter car nous assistons à un phénomène d'entonnoir, analyse Pierre Beffeyte, directeur de l'association Avignon festival & compagnies (AF & C) et producteur. L'envie et le besoin de créer restent très forts, mais les restrictions budgétaires ont diminué les possibilités de diffusion des spectacles. Le "off" est devenu le seul lieu où les comédiens peuvent jouer durant trois semaines et espérer rencontrer des diffuseurs. Résultat : tout se concentre à Avignon. »* Au risque de l'étouffement ?

Manne économique

Les Sentinelles le redoutent. Cette nouvelle fédération d'une petite centaine de compagnies professionnelles, créée à l'automne 2017, a lancé une pétition, « Off en danger », qui, à ce jour, a recueilli plus de 4600 signatures. *« Le festival est entré dans une phase de surabondance, une extension sans limite et sans contrôle qui va nuire à tout le monde »,* s'inquiète le comédien et metteur en scène Jean-Christophe Dollé, membre de la fédération. Section parallèle du festival « in », qui attire plus de 100000 spectateurs et enregistre plus d'un million d'entrées, le « off » est devenu *« cette poule aux œufs d'or qui fait vivre toute la ville, restaurateurs, commerçants, habitants, et qui offre aux compagnies une vitrine sans égale pour faire tourner leurs spectacles »*, constatent Les Sentinelles en préambule de leur lettre ouverte. Mais derrière ce foisonnement artistique et cette manne économique, la fédération pointe une *« dérive »* vers un marché libéral dans lequel *« trop de compagnies de théâtre n'ont plus les moyens techniques de présenter des spectacles de qualité et se ruinent pour y participer »*. Bref, tout le monde gagnerait de l'argent (le prix des locations immobilières a par exemple explosé), sauf bon nombre d'artistes.

Concomitamment à l'initiative des Sentinelles, le mensuel culturel régional Zibeline vient de publier les résultats de son questionnaire #BalanceTonOff, lancé en avril auprès des compagnies pour évaluer les conditions d'ac-

cueil suivant les lieux. Avec 326 réponses, cette enquête ne se veut pas représentative de tout ce qui se passe dans le « off » mais livre des tendances intéressantes. Ainsi, bien que toutes y perdent de l'argent et que seulement la moitié d'entre elles y vendent des représentations ultérieures, l'immense majorité des compagnies déclarent qu'elles reviendront faire le « off ». Surtout, les conditions techniques et financières diffèrent sensiblement entre les troupes subventionnées et celles qui s'auto-produisent. *« Plutôt que de sonner la charge, on ferait mieux de se réunir ensemble, théâtres et compagnies, pour mieux s'organiser, chasser les marchands du temple et interpeller le ministère de la culture,* martèle Greg Germain, ancien

« Le "off" est devenu le seul lieu où les comédiens peuvent jouer durant trois semaines et espérer rencontrer des diffuseurs. Résultat : tout s'y concentre »

PIERRE BEFFEYTE

directeur de l'association AF&C

directeur de l'AF & C. Le « off » est un service d'utilité publique qui permet d'irriguer le territoire en créations mais n'est pas soutenu par l'Etat. »

Cette montée d'inquiétude et cette volonté de *« rompre avec l'opacité et d'assainir le festival »,* comme le souligne Agnès Freschel, rédactrice en chef de Zibeline, sont liées à une réalité que les festivaliers les plus habitués ont bien repérée : il n'y a pas un « off », mais des « off ». Impossible de comparer les loueurs de salle sans ligne artistique qui saisissent l'aubaine d'Avignon pour rentabiliser leur année en trois semaines aux directeurs de théâtre qui soignent leur programmation, prennent en charge une partie de la communication, de la billetterie, et offrent des conditions techniques décentes. *« Il y a deux manières de voir le "off",* résume Pierre Beffeyte. *Un espace de liberté artistique né de l'esprit de 1968, et une liberté d'entreprendre qui a conduit à une économie de marché brutale. Je n'étais pas né en 1968 mais je me considère comme un héritier de l'égalité de traitement. Nous avons une responsabilité de régulation, après des années de laisser-aller, pour lutter contre la précarité des artistes. »*

Mais il serait dommage de résumer ce festival hors du commun uniquement à des chif-

fres et des considérations économiques. Car le « off » garde des vertus et fait des heureux, pas seulement parmi les Avignonnais, qui louent leur studio 800 euros la semaine, ou les salles, qui réclament entre 12000 et 25000 euros le créneau horaire en laissant à peine le temps de changer le décor entre deux spectacles. Certaines compagnies, certains théâtres bien implantés (La Manufacture, Les Halles, Les Doms, Les Carmes, etc.) et certains producteurs-diffuseurs (Atelier Théâtre Actuel, Les Béliers) y vivent de belles aventures artistiques. *« C'est vraiment là que notre compagnie a grandi, tissé ses premiers partenariats et vendu ses spectacles »,* reconnaît Jean-Christophe Dollé, qui avait notamment remporté un beau succès en 2013 avec l'adaptation du roman de Jean Teulé *Mangez-le si vous voulez*. Quant au Théâtre Actuel, ouvert en 2014, il peut s'enorgueillir d'avoir créé à Avignon plusieurs pièces récompensées aux Molières : *Adieu monsieur Haffmann*, de Jean-Philippe Daguerre (qui sera à nouveau dans le « off » cet été), ou encore *Les Cavaliers*, d'Eric Bouvron, et *Les Chatouilles*, d'Andréa Bescond.

Communication tapageuse

Avant de monter à Paris, ces trois pièces ont conquis le public avignonnais grâce au bouche-à-oreille. *« Un déplacement du marché s'est opéré de Paris – où les coûts de production sont très élevés – à Avignon »,* constate Pierre Beffeyte. *« Roder un spectacle dans le "off", c'est une prise de risque, mais cela coûte moins cher que dans la capitale et permet un test devant des spectateurs passionnés de théâtre »,* reconnaissent Fleur et Thibaud Houdinière, responsables du Théâtre Actuel, qui proposent cette année pas moins de onze créations. *« Nous sommes devenus producteurs-diffuseurs par envie d'être à l'origine des projets »,* expliquent-ils. Mais le duo regrette l'« anarchie » qui se développe dans le marché du « off ».

Laurent Sroussi est convaincu que *« la profusion favorise les lieux qui ont une identité »*. En toute transparence, il montre le budget prévisionnel du théâtre Le 11, qu'il codirige avec le metteur en scène Fida Mohissen. Ouvert en juillet 2017, ce lieu consacré à la création contemporaine regroupe trois belles salles que les deux directeurs artistiques louent (de 13000 à 19000 euros) à des compagnies dont ils connaissent le travail. *« Nous défendons un théâtre sans tête d'affiche qui interroge le monde dans lequel on vit »,* explique Laurent Sroussi, également directeur du Théâtre de Belleville, à Paris. Pour l'heure, Le 11 enregistre un déficit de 60000 euros (malgré 22000 spectateurs en 2017) qui devrait être en partie absorbé en 2019 grâce à la location, hors festival, de la grande salle pour des concerts et à la création d'un restaurant. Mais Laurent Sroussi se dit pessimiste face à l'avenir du « off » : *« J'ai tendance à penser qu'il y a trop de spectacles par rapport à la demande, car il devient de plus en plus difficile de les diffuser. »* Investir dans le

« off » peut être bénéfique, à condition que les compagnies signent au moins une vingtaine de dates de tournée. *« Aujourd'hui, poursuit-il, le paradigme est différent: les budgets des collectivités locales sont en baisse et c'est la culture qui, très souvent, est le premier poste impacté. A cela s'ajoutent des théâtres municipaux de plus en plus pétochards vis-à-vis de leur tutelle. Résultat: non seulement il y a moins de potentiel d'achat, mais il y a aussi une concentration,*

notamment sur les vedettes du one-man-show, au détriment de la création contemporaine. »

Face à ceux qui pointent du doigt la multiplication des seul-en-scène et l'arrivée de productions de divertissement qui usent d'une communication tapageuse dans le quartier de la rue de la République, Pierre Beffeyte refuse tout sectarisme: *« La diversité de l'offre du "off", c'est sa force. La densité des spectacles d'humour vers l'entrée principale de la ville*

donne une couleur mais n'est pas représentative du festival. Et puis ce type de spectacle peut être une porte d'entrée intéressante sur le spectacle vivant pour une partie du public. » Le directeur de l'AF & C s'accroche à un chiffre tiré d'une enquête menée en 2017 sur les publics du « off »: 86 % des festivaliers étaient déjà venus au moins une fois. Cette fidélité prouve qu'ils apprécient le rendez-vous. ■

SANDRINE BLANCHARD